

Irène Tu Ton

## Le psychotique, un témoin de Dieu ?

En quoi les psychotiques témoignent-ils de Dieu ?

Tout d'abord un constat : le rapport des psychotiques à la religion est un fait notable dans la clinique de ces sujets. Le cas du président Schreber présenté par Freud est exemplaire de ce point de vue.

Dans son séminaire *Les Psychoses*, Lacan, le citant, note comment, pour celui-ci, le rapport à Dieu est avant tout une expérience de vérité : « Je vous parle de Dieu, il faut bien que je l'aie pris quelque part, et comme je ne l'ai pas pris dans mon bagage de préjugés d'enfance, mon expérience est vraie <sup>1</sup>. »

Selon Schreber, « ce n'est pas l'expérience qui est garantie de Dieu, c'est Dieu qui est la garantie de mon expérience <sup>2</sup> ». Position paranoïaque, que Lacan définit en 1986 dans sa présentation des *Mémoires* du président Schreber, comme celle qui identifie « la jouissance dans ce lieu de l'Autre comme tel <sup>3</sup> ». « Cet Autre qui "n'existe pas", qui est "désert de jouissance <sup>4</sup>" », dont Colette Soler nous dit que « la paranoïa le fait exister comme jouisseur <sup>5</sup> ».

Lacan insiste sur le maintien nécessaire, pour Schreber, d'un tel rapport à l'Autre, en dépit de son « caractère [persécuteur] et

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 141

2. *Ibid.*

3. J. Lacan, « Présentation des *Mémoires* du président Schreber en traduction française », *Ornicar?*, n° 38, 1986, p. 7. Cependant, cette définition n'est pas exhaustive. En effet, Lacan et Freud analysent certains moments du délire de Schreber comme relevant d'une position schizophrénique.

4. C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2002, p. 45.

5. *Ibid.*, p. 45.

douloureux <sup>6</sup> », la rupture de ce lien pouvant être vécue comme un véritable laisser en plan (*liegen lassen*).

Ces aspects de persécution et de douleur ne sont pas sans évoquer, nous semble-t-il, la thèse de Lacan concernant la psychose et l'inconscient : « Le psychotique est un martyr de l'inconscient, en donnant au terme de martyr son sens, qui est celui d'être témoin. Il s'agit d'un témoignage ouvert. Le névrotique aussi est un témoin de l'existence de l'inconscient, il donne un témoignage couvert, qu'il faut déchiffrer <sup>7</sup>. »

Lacan introduit, ici, une dimension religieuse, pour éclairer le lien du psychotique à l'inconscient, reprenant l'étymologie grecque du terme de martyr, *martur* – témoin de Dieu, celui qui, pour avoir refusé d'abjurer la foi chrétienne, est l'objet de persécutions et de souffrances.

Est-ce à partir de cette définition de « martyr de l'inconscient » comme « témoin de Dieu » que l'on pourrait comprendre le rapport des psychotiques à la religion ? Quelle incidence une telle question peut-elle avoir dans la direction des cures de psychotiques ? C'est ce que nous allons tenter de déterminer. Signalons que la référence clinique choisie pour illustrer notre propos est l'histoire écrite par le malade lui-même, Daniel-Paul Schreber. Freud et Lacan en ont fait une analyse à travers différents écrits.

Nous l'avons souligné en début d'introduction, la clinique des psychotiques atteste de leur intérêt pour le fait religieux. C'est le cas du président Schreber qui affirme que son rapport à Dieu relève d'une vérité détachée de toute expérience préalable : « Ceci demeure pour moi, que j'ai approché la vérité d'infiniment plus près que ceux, quels qu'ils soient, qui n'ont pas reçu en partage les révélations divines. [...] Or, j'avais été depuis ma jeunesse enclin à tout plutôt qu'à l'effusion religieuse [...]. Je n'ai jamais été un vrai croyant au sens de notre religion positive <sup>8</sup>. »

« Loin d'être préparé [...] à cette expérience vivante du Dieu infini, [il était, selon Lacan] beaucoup mieux qu'un athée, il était un indifférent <sup>9</sup>. »

7. *Ibid.*, p. 149.

8. D.-P. Schreber, *Mémoire d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1995, p. 19 et 66.

9. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, op. cit., p. 82.

Dieu est la garantie de son expérience et non l'inverse. Position, comme nous l'avons déjà dit, que Lacan qualifie de paranoïaque, en tant qu'elle identifie la jouissance au lieu de l'Autre. Les liens que Schreber entretient avec Dieu permettent donc de saisir les coordonnées de son rapport à l'Autre.

### **Comment surgit la figure de Dieu pour Schreber ?**

Cette question ouvre sur celle du déclenchement de la maladie. Point crucial de la clinique, permettant de nous déterminer, c'est-à-dire de nous éclairer quant à la structure psychique du sujet, élément fondamental dans la direction de la cure. En outre, les circonstances qui l'entourent peuvent nous aider à en définir les causes.

Le déclenchement, chez Schreber, semble se faire en deux temps, dans un contexte de surmenage intellectuel lié à ses activités professionnelle et politique.

- Le premier temps (1884) consiste en un délire hypocondriaque de courte durée (environ six mois) et survient après son échec comme candidat du parti libéral aux élections du Reichstag (Assemblée nationale). À cette époque, il occupe la fonction de président du tribunal de grande instance du Land.

- Il s'ensuit huit années (1884-1893) de rémission de la maladie que Schreber qualifie d'heureuses à tous égards, comblées d'honneurs, néanmoins assombries par la déception récurrente de n'avoir pas d'enfant.

- L'épisode hypocondriaque apparaît comme les prémisses de la maladie. Schreber en donne une description succincte, précisant qu'il se déroula « sans aucun incident touchant à la sphère du surnaturel <sup>10</sup> ». Il se rétablit, reconnaissant envers son psychiatre, le professeur Flechsig, qui l'a guéri <sup>11</sup>.

Au terme de ce premier épisode, Schreber a donc retrouvé une forme de stabilité qui perdurera huit années. Nous pensons, selon une thèse de Lacan, que « l'identification quelle qu'elle soit, par quoi

10. D.-P. Schreber, *Mémoire d'un névropathe*, op. cit., p. 44.

11. Celui-ci se présentera dans le futur délire de Schreber, comme persécuteur.

le sujet a assumé le désir de la mère <sup>12</sup> » permet encore à Schreber de conserver une certaine assise structurale.

- En revanche, lors du deuxième temps du déclenchement <sup>13</sup>, « cette identification, d'être ébranlée, déclenche la dissolution du tré-pied imaginaire <sup>14</sup> ». C'est d'ailleurs dans l'appartement de sa mère que le sujet fait sa première tentative de suicide.

### **Que s'est-il produit à l'origine de ce second temps ?**

Schreber est promu au poste de président de la cour d'appel de Dresde. La lourde somme de travail conjuguée à l'effort qu'il s'impose entraîne rapidement chez lui « un surmenage mental <sup>15</sup> » ainsi que des insomnies. Notons qu'entre sa nomination et son entrée en fonction, Schreber rêve qu'il est de nouveau malade et a l'idée qui le « trouble de la façon la plus étrange, que tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement <sup>16</sup>. »

Ce fantasme qui apparaît dès la deuxième phase de l'entrée de la maladie ne peut pourtant pas encore constituer un mode de stabilisation pour Schreber. Fantasme que Lacan traduit par la formule : « Faute de pouvoir être le phallus qui manque à la mère, il lui reste la solution d'être la femme qui manque aux hommes <sup>17</sup>. » Cette solution, à ce moment du délire de Schreber, est prématurée, car les hommes en question ne sont que des « flüchtig hingemarchte Männer », des ombres d'hommes bâclés à la six-quatre-deux, c'est-à-dire démunis comme lui de tout phallus.

Les divers troubles qui l'agitent l'amènent à consulter. Puis, à la suite de sa tentative de suicide au domicile maternel, il est de nouveau hospitalisé. Son internement durera huit ans (1894-1901).

Selon une expertise médicale, le début de son hospitalisation est marqué par des idées hypocondriaques, de persécution et

12. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 565.

13. Donc huit ans après le premier.

14. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*

15. D.-P. Schreber, *Mémoire d'un névropathe*, *op. cit.*, p. 46.

16. *Ibid.*

17. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *op. cit.*, p. 566.

d'importantes sensations cénesthésiques. Freud situe les premières manifestations d'idées délirantes à caractère mystique et religieux à la suite de cet état initial : « Il se croyait mort et décomposé, pensait [...] que son corps était l'objet de toutes sortes de répugnantes manipulations et tout cela pour une cause sacrée [...] Il était en rapport direct avec Dieu, le diable se jouait de lui <sup>18</sup>. »

Schreber, lui, relie « les premières manifestations de collusion avec les forces surnaturelles <sup>19</sup> » orchestrées, il en est convaincu, par le professeur Flechsig – à un événement concernant son épouse, qui eut lieu dans les premiers mois de son internement. Il éprouve « un véritable effondrement nerveux » quand celle-ci, pour des raisons qu'il estime justifiées, cesse de lui rendre visite pendant quelques jours. Il s'ensuit une longue période où il refuse de la revoir. Il ne la considère plus comme un être vivant, mais telle « une de ces formes humaines dépêchées là par un miracle, image humaine bâclée à la six-quatre-deux <sup>20</sup> ».

Cet effondrement n'est pas sans évoquer le véritable laisser en plan (*liegen lassen*) redouté par Schreber dans les rapports délirants qu'il entretiendra avec Dieu. Lacan le souligne : « Tout au long du délire schrébérien, la menace de ce *laisser en plan* revient comme un thème musical, comme le fil rouge [...] chaque fois que s'interrompt le rapport, que se produit le retrait de la présence divine, il éclate toutes sortes de phénomènes internes de déchirement, de douleur, diversement intolérables <sup>21</sup>. »

Ce laisser en plan est une question centrale dans les liens que nous tentons d'établir avec les malades psychotiques. Elle soulève le problème du réel en jeu dans la relation avec ces sujets.

Si nous mettons ainsi l'accent sur le contexte du déclenchement de la psychose chez Schreber, c'est parce que ce phénomène rend compte d'un changement absolu dans le cours de sa vie, notamment concernant le fait religieux.

Avant qu'il ne tombe malade, Lacan le note, Schreber était beaucoup mieux qu'un athée, il était un indifférent. D'autre part, il

18. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1975, p. 266.

19. D.-P. Schreber, *Mémoire d'un névropathe*, op. cit., p. 52.

20. *Ibid.*, p. 52.

21. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, op. cit., p. 143-144.

avait été élevé selon des principes moraux extrêmement sévères qu'il s'est appliqué à suivre, en particulier en matière sexuelle.

Après le second temps du déclenchement, il fait l'expérience vivante du Dieu infini et son inclination à l'ascétisme sexuel disparaît au profit d'une volupté féminine mise au service de la figure divine : « Mais dès que je suis seul avec Dieu, me voilà dans la nécessité d'employer tous les moyens imaginables [...] en vue [...] que les rayons divins aient l'impression aussi continue que possible [...] que je suis une femme enivrée de sensations voluptueuses <sup>22</sup>. »

Rappelons que ce deuxième temps est précédé de sa nomination à l'un des plus hauts postes de la magistrature. Il est vite démuni face à ses nouvelles fonctions, « incapable de faire jouer une quelconque médiation symbolique entre le nouvel événement et lui-même <sup>23</sup> ».

C'est précisément là où la fonction tierce du signifiant du Nom-du-Père fait défaut que surgit le réel et que vient se loger cet Autre de jouissance sous la figure de Dieu.

Si nous considérons ce moment, absolument particulier et inédit, où le sujet se trouve convoqué à une place qu'il ne peut occuper symboliquement (échec de l'opération de la métaphore paternelle), nous sommes d'autant mieux susceptibles de comprendre le caractère de rupture radicale que représente le déclenchement d'une psychose dans le cours d'une vie.

### **Comment surmonter un tel drame quand il se produit ?**

Les réponses varient et sont à la mesure de l'effondrement structural que nous venons d'évoquer.

Schreber, quant à lui, là où le signifiant du Nom-du-Père ne répond pas, fait appel à Dieu. Cela n'est pas rare dans la clinique des psychotiques. Il semble alors pertinent de nous interroger sur le fondement même d'une telle réponse qui demeure néanmoins singulière, propre à chaque sujet.

À cet égard nous pensons que la thèse de Lacan déjà citée dans notre introduction et relative aux psychotiques et à l'inconscient peut

22. S. Freud, *Cinq psychanalyses*, *op. cit.*, p. 283.

23. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, *op. cit.*, p. 100.

orienter notre réflexion. Elle présente les psychotiques comme donnant un témoignage ouvert de l'inconscient. Ils sont à ce titre martyrs de l'inconscient, c'est-à-dire « hors d'état de restaurer authentiquement le sens de ce dont ils témoignent et, de le partager dans le discours des autres <sup>24</sup> ».

Avec Schreber, nous avons effectivement un témoignage ouvert de l'inconscient, qu'il nous donne à lire à travers ses *Mémoires*. Ses idées délirantes témoignent d'un Autre incarné par Dieu et dont il est objet de jouissance : « Dieu croit, dans sa méconnaissance totale des besoins vitaux d'un corps en vie, pouvoir m'imputer toute la façon de penser et le mode de sentir des âmes, leur langage, etc. C'est ainsi qu'il exige que je jouisse continuellement, que je pense sans interruption <sup>25</sup>. » Toutes les formes que revêt le délire rendent compte d'une absolue nécessité, celle de faire consister cet Autre divin. Nous avons déjà noté qu'il en va de l'existence même de Schreber. Car quand l'Autre lui fait défaut, il en éprouve un véritable « laisser-en-plan », plus atroce que tous les phénomènes douloureux auxquels Dieu le soumet. Dans sa présentation des *Mémoires* de Schreber, Lacan note comment ce dernier devient un « texte déchiré » quand Dieu l'abandonne <sup>26</sup>. Cette menace d'être « laissé en plan » sous-tend tout leur rapport. « Tant que la volupté d'âme qui est présente en mon corps permet la jouissance et tant que mon activité intellectuelle promeut des pensées formulées en mots, alors pour autant que toutes ces choses se maintiennent, Dieu se tient en quelque sorte pour satisfait, et il ne manifeste pas son penchant à refluer de moi <sup>27</sup>. »

Nous pensons que cette menace est une conséquence de l'expérience vécue lors du déclenchement de la psychose. Ce moment inaugure une rencontre avec un réel qui signe le défaut de la métaphore paternelle et laisse le sujet... en plan, justement, sans recours possible à un tiers symbolique.

Pourrions-nous dire, à propos de Schreber, plutôt martyr de Dieu que « laissé en plan » ?

24. *Ibid.*, p. 149.

25. D.-P. Schreber, *Mémoire d'un névropathe*, *op. cit.*, p. 256.

26. J. Lacan, « Présentation des *Mémoires* du président Schreber en traduction française », *op. cit.*, p. 7.

27. D.-P. Schreber, *Mémoire d'un névropathe*, *op. cit.*, p. 256.

Nous rappelons que l'étymologie du terme de martyr est *mar-tur* qui signifie témoin de Dieu. Cela n'est pas fortuit, si l'on considère le caractère absolu (jouissance non bordée par la signification phallique) du Dieu de Schreber. Ce dernier en témoigne à travers les différentes phases de son délire jusqu'à devenir la femme de Dieu, « l'Une à qui il est permis de jouir sans limites <sup>28</sup> ». Pourtant, il ne s'agit pas d'amour entre Dieu et Schreber parce que justement il n'est question ici que de jouissance.

Dans le *Séminaire XXIII, Le Sinthome*, p. 14, Lacan présente « La » femme comme un « autre nom de Dieu et c'est en quoi elle n'existe pas ». Pour Schreber être la femme de Dieu consiste en un mode de suppléance pour autant qu'il parvient ainsi à localiser une jouissance, c'est-à-dire à border le réel. Colette Soler analyse ainsi cette opération : « L'approche que Lacan nous indique de la psychose par le biais de la jouissance nous permet de voir un autre aspect de ces suppléances que leur aspect signifiant : celui qui consiste à opérer une restriction sur la jouissance ou une localisation. [...] Au départ du délire [de Schreber] on a un sujet qui vraiment baigne dans la jouissance, [...]. À la fin, il a réussi à la localiser [...] dans le cadre de son fantasme de copulation avec Dieu, [...]. Alors, seul devant son miroir, il contemple son image féminine [...] avec l'œil de Dieu <sup>29</sup>. »

Néanmoins, cette invention supplétive de Schreber demeure fragile. Cinq ans après la sortie du second internement, il est de nouveau hospitalisé dans une institution psychiatrique où il passera les quatre dernières années de sa vie. Cette nouvelle décompensation survient peu après la mort de sa mère et un grave problème de santé de son épouse.

Nous nous interrogeons ici sur le caractère précaire de ces tenant-lieu du Nom-du-Père, lorsque le déclenchement psychotique a eu lieu.

Si l'on se réfère à Schreber, être martyr de l'inconscient, c'est être témoin de Dieu et se vouer à cet Autre absolu. Sa tentative de suppléance consistant à réduire une jouissance non soumise à la signification phallique semble avoir échoué.

28. C. Soler, *L'Inconscient à ciel ouvert de la psychose*, op. cit., p. 47.

29. *Ibid.*, p. 18.

Pour conclure, nous rappelons la définition du déclenchement que donne Lacan dans son texte des *Écrits*, p. 577 « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » : « Pour que la psychose se déclenche il faut que le Nom-du-Père, *verworfen*, for-clos, c'est-à-dire jamais venu à la place de l'Autre y soit appelé en opposition symbolique au sujet. »

L'échec de la suppléance chez Schreber le voue de nouveau à cet Autre, relançant ainsi l'appel. Mais qui appelle ? Comment saisir que le signifiant du Nom-de-Père non inscrit dans la structure du sujet puisse être appelé, parfois de façon récurrente ? En l'absence d'inscription de la métaphore paternelle et au regard de la thèse lacanienne relative au déclenchement, l'appel ne serait-il pas à mettre au compte de l'Autre primordial ? Aurions-nous là une autre figure de Dieu, plus archaïque que celle inventée par Schreber dans son délire ?

Cet appel qui place le sujet face à un trou, un manque de signifiant, un vide dont Lacan nous dit : « Il n'y a rien de plus dangereux que l'approche d'un vide <sup>30</sup>. »

En tant que psychanalyste, quand un psychotique nous sollicite dans un tel contexte, quelle position adopter ? Il s'agit de se proposer comme un sur lequel il peut compter pour le soutenir, c'est-à-dire l'aider à border ce trou contre lequel Lacan nous met en garde.

30. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, op. cit., p. 227.